

## **La Servitude Volontaire** **Robert Gautier**

La « chaîne d'or » (*Iliade*, chant 8, puis 15) fut pour tous le signe du pouvoir que Zeus pouvait exercer (Il menace, plus tard il attache sa propre épouse Héra entre l'Olympe et la Terre), elle marque sa puissance souveraine.

Mais dès ces temps homériques, on prenait également conscience des dangers du pouvoir personnel, de sa cruauté possible et de ses ruses. Dans l'*Iliade* (c. 2) toujours, est décrite cette scène dans laquelle Thersite, le plus laid et vil des alliés, invective Agamemnon et en assume les risques, car la parole est libre.

Le pouvoir, et l'Etat qui l'organise, lui donne une certaine forme et le pérennise. Il fait donc problème à la société : parfois elle s'identifie à l'Etat, c'est-à-dire ne fait pas la différence, ainsi l'on n'emploie ces deux mots, Etat et société, l'un pour l'autre; parfois au contraire on traite l'Etat comme une institution séparée de la société et on ressent son pouvoir comme une force qui s'impose de l'extérieur, d'en-haut. Lorsque l'Etat apparaît comme une institution séparée, bien sûr il n'apparaît plus comme l'institution dans laquelle on se retrouve et où on éprouve le sentiment d'appartenir à une communauté, si étendue fût-elle.

Les raisons pour lesquelles l'Etat devient une forme séparée peuvent dépendre objectivement de l'histoire – les peuples ont participé à l'instauration de l'Etat tel qu'on le connaît, avec ses promesses et ils se considèrent trompés, par exemple parce que l'égalité des droits demeure illusoire tant que l'égalité sociale « ne crée pas d'abord les préliminaires indispensables pour que l'application à tous de la même loi ait réellement les mêmes conséquences pour tous »<sup>1</sup>. Subjectivement les citoyens se sentent trahis parce que le contrat social par lequel ils ont abandonné une part de leurs intérêts particuliers au profit de l'intérêt général et du bien commun que l'Etat doit représenter et plus encore assurer, n'est pas respecté.

Que l'homme soit d'abord un être social ou un individu, que la société et l'Etat fassent partie de son être ou qu'il fut amené à les choisir (contractualisme), l'homme a sa part de responsabilité dans la forme de domination qu'il accepte en vue du bien commun. J'entends que les citoyens veulent certaines conditions d'existence sociale et acceptent en échange certaines contraintes, mais d'acceptations en acceptations peuvent finir sous le gouvernement d'un tyran ou sous un joug moderne, le totalitarisme.

A la Renaissance, le totalitarisme n'avait pas encore été inventé, tandis que la tyrannie était un phénomène bien connu. Etienne de La Boétie, dans son *Discours de la servitude volontaire*, pose le problème du pouvoir du tyran, de ses effets et surtout de ce paradoxe d'un esclavage volontaire, non seulement subi, mais encore voulu et, en quelques sortes choisi de préférence à la liberté ! D'où le titre de *Contr'Un* qu'on lui a aussi donné, lorsqu'on l'utilise

pour s'opposer au tyran, figure principale du texte, avec le peuple – déconsidéré pour son attitude.

Comment comprendre le choix de l'esclavage, de l'obéissance absolue ? Stig Dagerman, dans *Automne allemand*<sup>2</sup>, se pose la même question à propos de « l'accusation collective dressée à l'encontre du peuple allemand » à la fin de la guerre, visant un comportement de cobaye de Stanley Milgram, plutôt que la notion de responsabilité collective. Voici le passage, et de cette question de « l'obéissance jusqu'à l'absurde, l'obéissance même dans des cas où la désobéissance aurait été la seule attitude humainement justifiée. (...) L'obéissance envers l'Etat ne se divise pas. » Il semble bien que ce soit l'obéissance qui « caractérise (...) les rapports de l'individu avec l'autorité » comme Dagerman le souligne.

Le *Discours* de La Boétie est entièrement consacré à ce problème et il se demande plus précisément comment il se fait que des millions d'hommes offrent d'eux-mêmes à l'Etat, le tyran, le pouvoir contraignant, coercitif auquel ils se soumettent et dont ils souffrent ? Son interrogation est plus radicale, « va à la racine » de ce surprenant phénomène politique. Il ne s'agit pas d'expliquer seulement pour quelles raisons des hommes obéissent une fois soumis, comment ils intègrent cette soumission. On peut avoir là des réponses techniques et psychologiques.

- Techniques : Dans *Le Prince*, Machiavel montre parfaitement ce que celui qui incarne le pouvoir doit faire en utilisant ruse, flatteries et récompenses, ce qu'il appelle « être renard » d'une part, et en utilisant la force et la terreur, « être lion » d'autre part (XVIII)<sup>3</sup> et parmi les exemples, je retiendrai celui-ci où le duc (César Borgia) reprit la Romagne, envoya un « homme cruel et expéditif » pour remettre de l'ordre puis, « à Cesena un matin... » (VII). Il s'agit de technique de pouvoir personnel dictatorial et plus généralement du politique. Cependant il y a aussi la fabrication du consentement du peuple par l'intermédiaire de la propagande, ou comme on dit aujourd'hui, la communication. Il faut créer un tiers, un « juge impartial » qui départage le public et l'objet de la controverse ou du débat (le journaliste, par exemple, une commission, etc.), puis associer un désir à l'objet, désir que l'on fait naître via la publicité, la surabondance d'informations dans tous les media dans la même période<sup>4</sup>. On peut également évoquer un phénomène plus présent, mais plus diffus et plus difficile à illustrer en ce sens, qu'en principe, on ne saurait y échapper totalement. Ce phénomène, l'idéologie, est le produit de la société, selon sa manière d'organiser la production des biens et des services qu'elle désire ou espère obtenir; l'idéologie dépend également de la manière d'organiser l'ensemble culturel que, majoritairement, elle trouve acceptable (éthique-mœurs, religions, partis, littérature, films, télévisions, etc., et les marges de tolérance), bref tout ce qui, dans l'ordre des idées n'est pas spontanément ou habituellement questionné. L'ensemble idéal constitue une sorte de lien entre les membres de la société dans lequel ils se retrouvent comme dans leur langue, quelle que soient leurs différences d'histoire personnelle. De même chacun fait un usage propre de la langue et tous

échangent. Pour sortir d'une langue et la comprendre comme du dehors, il faut créer une grammaire, pour sortir du ciment social que constitue l'idéologie, il faut une certaine conscience, issue de la réflexion qui décèle des différences entre ce qui s'affiche, apparaît et la réalité vécue. Par exemple le sociologue est à la fois le sujet et l'objet de son étude, et ne sort de ce cercle que grâce au surplomb que lui donne une conscience réfléchissante. Techniques du politique, techniques de « com », idéologie représentent des moyens de coercition plus ou moins violents en vue de faire durer une fausse conscience du pouvoir.

- Du côté de la psychologie il y a ce mécanisme décrit par Anna Freud (1936) dans lequel les rôles finissent inversés. Le sujet agressé ou craignant de l'être, « s'identifie à l'agresseur, soit en reprenant à son compte l'agression telle quelle, soit en imitant physiquement ou moralement la personne de l'agresseur, soit en adoptant certains symboles de puissance qui le désignent »<sup>5</sup>. Elle pense que ce mécanisme psychologique inconscient participerait à la formation du Surmoi et concerne donc l'enfant, mais je pense qu'il se retrouve, sans doute, dans le syndrome de Stockholm. Enfin on peut, du point de vue socio-psychologique et politique songer à l'aliénation, la dépossession de l'esprit critique induite par la fausse conscience.

Il ne s'agissait pas d'une digression, ces remarques me semblent nécessaire pour bien saisir la profondeur de l'enjeu.

La Boétie et son *Discours de la Servitude volontaire*<sup>6</sup> interrogent, comme je disais plus haut, ce mystère du consentement à la domination. Après s'être plus affligé qu'étonné d'un phénomène assez commun – « Grand'chose certes, et toutefois si commune qu'il s'en faut tant plus douloir et moins s'ébahir »(26), d'autant que « la langue refuse de [le] nommer » (27), il pose ainsi ce problème: « Pour ce coup (...) il est à leur endroit inhumain et sauvage. » Cette manière de poser le problème contient également les conditions auxquelles il est possible de se le poser. Il ne dit pas seulement que « tant d'hommes, tant de bourgs, tant de villes, tant de nations endurent quelquefois un tyran seul », dont ils pourraient se débarrasser même s'il n'est pas toujours seul, il ajoute que le tyran « n'a puissance que celle qu'ils lui donnent ». Ce fait demeure inexplicable: il ne tient pas à la force, le nombre n'est pas du côté du tyran; il ne tient pas à la crainte de sa puissance, il est seul, encore une fois, n'a rien d'aimable, enfin, étant « en leur endroit inhumain et sauvage » ; peut-être sont-ils ensorcelés, ce qui revient à dire qu'il n'y aucune des raisons que l'on donne habituellement à la soumission et donc qu'elle est bien volontaire. Comment répondre à cette monstruosité sans nom (bis: que « la langue refuse de nommer » (27)) ?

D'abord si l'on n'estime pas, avec La Boétie, que la soumission soit naturelle ou d'origine divine (« il n'y a point d'autorité qui ne vienne de Dieu<sup>7</sup> ») alors on estime que l'homme doit être libre. A l'anthropologie chrétienne pour laquelle la créature doit obéissance à Dieu et à ses représentants – ce qui

englobe le chef de l'Etat, l'Un, le mono-arche, qui est de droit divin (N.B., on dit souvent, en France, que le président est un roi élu), on oppose une anthropologie, une conception de l'homme, dans laquelle l'homme est libre. Dans le *Discours*, la liberté de l'homme est « son premier être » (33; 38). Cette expression désigne le principe de sa nature, ensuite le texte nous en désigne encore deux traits, la raison (31) et sa plasticité (35; 38; 42). Il suffirait que les hommes respectent leur propre principe, ce qui devrait les diriger, ce qui fait qu'ils sont des hommes et non des animaux, quoique ceux-ci semblent souvent préférer la liberté à la vie, ni des esclaves par nature comme on le croyait dans l'Antiquité. Écoutons notre auteur: « Soyez résolu de ne servir plus, et vous voilà libres ; je ne veux pas que vous le poussiez ou l'ébranliez, mais seulement ne le soutenez plus, et vous le verrez comme un grand colosse à qui on a dérobé la base, de son poids même fondre en bas et se rompre. » (30).

En ce qui concerne la raison, ce n'est pas un appareil prêt à fonctionner que nous posséderions comme ça, en naissant, un ordinateur à brancher. Non: « il y a en notre âme quelque naturelle semence de raison », précise La Boétie. Suivant la suggestion de la métaphore il faut se dire qu'il y a quelque chose à cultiver, qu'il s'agit d'un potentiel que l'éducation, « la nourriture » (35 par exemple, ou 37 (le Persan et le Spartain) doit réaliser, rendre effectif. La nourriture n'est pas la même pour tous, ainsi il y a des différences entre les individus. L'éducation, la situation politique, sociale, la période jouent sur la nature humaine, d'où sa plasticité, qui subissant la répression de son « premier être » se retrouve complètement métamorphosée, corrompue par ce qu'elle reçoit, rendue servile.

En résumé, pour répondre, le *Discours* pose d'abord que l'homme est libre, qu'il possède les capacités pour réfléchir, et qu'il n'est donc pas normal qu'il soit réduit à une population de serfs (serf, de *servus*, esclave, qui donne aussi servitude).

A cette situation, il faut ajouter que les inégalités devraient créer l'entente et non la division et le conflit (31-32). La nature nous a fait semblables : « à même moule afin de nous entre connaître tous pour compagnons ou plutôt pour frères », mais elle ne nous a pas faits identiques. Il y a des différences physiques et intellectuelles: « elle a fait quelque avantage de son bien, soit au corps ou en l'esprit, aux uns plus qu'aux autres ». La finalité de cet agencement n'est pas le droit du plus fort ou d'une quelconque hiérarchie, mais l'entraide. « Les uns [ont] puissance de donner aide, les autres besoin de recevoir », d'autant que les similitudes nous permettent de nous reconnaître mutuellement et que nous avons « ce grand présent de la voix et de parole pour nous accointer et fraterniser d'avantage ». Les différences, les inégalités de don ne sont pas un obstacle au lien social, à l'amitié civique, la *philia* au sens des anciens que La Boétie a à l'esprit dans ce passage. « [I]l ne faut pas faire doute que nous ne soyons naturellement libres, puisque nous sommes tous compagnons... » (32). Au contraire ces inégalités en sont la condition. En effet l'identité des individus ferait peut-être « le meilleur des mondes », mais

ni la fraternité ni la liberté et encore moins la reconnaissance. Remarquons un dernier point ici, dans la situation de reconnaissance possible, la parole retrouve toute son importance, tandis qu'elle était impuissante à nommer le mystère de la servitude volontaire.

Bref, vers la fin du *Discours de la servitude volontaire* La Boétie en vient à ce qu'il pense être « le ressort et le secret de la domination, le soutien et le fondement de la tyrannie » (46-47). Ce ne sont ni des armées ni des gardes du corps qui protègent les tyrans, mais « quatre ou cinq » qui l'approuvent et sont « les complices de ses cruautés, les compagnons de ses plaisirs, les maquereaux de ses voluptés, et communs aux biens de ses pilleries ». Ceux-là font profiter de leur situation « six cents [qui] en tiennent six mille » et ainsi de suite, de « faveurs » en « sous faveurs » jusqu'en bas de la chaîne de la hiérarchie, liée par l'intérêt et l'exercice de la coercition sur l'inférieur, ou en ses termes, la cruauté et l'avarice. « Ainsi le tyran asservit les sujets les uns par le moyen des autres » (48), c'est la chaîne d'or dont nous sommes partis !

<sup>1</sup> Otto Kirschheimer, *Grenzen der Enteignung* (1930). Cité in Rolf Wiggerhaus, *L'Ecole de Francfort*, p. 218-9

<sup>2</sup> Babel, 2004

<sup>3</sup> Chapitres XV à XIX

<sup>4</sup> Cf. Edward Bernays, *Propaganda*

<sup>5</sup> Réf. J. Laplanche et J. B. Pontalis, *Vocabulaire de la Psychanalyse*

<sup>6</sup> Réfs in éd. Vrin

<sup>7</sup> Paul, *Epître aux romains*, 58